23 C 91

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT
1715 à 1778



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1715

GRANDE

ÉPURATION DES JACOBINS

PAR LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

GRANDE
ÉPURATION
DES JACOBINS
PAR LE TRIBUNAL
RÉVOLUTIONNAIRE.

Les Jacobins ayant refusé de s'épurer malgré les cris de toute la France, il a bien fallu que quelques autres travaillassent à cette dégoûtante opération : la convention nationale a en conséquence chargé, par son décret du 22 vendémiaire, le tribunal révolutionnaire de cette fameuse opération, tant promise et si négligée. Il paroît qu'il s'en occupe tout de bon, car, afin de couper court à toute discussion, il a demandé qu'il y eut désormais deux tribunes, l'une, à l'ancien local des Jacobins, rue Honoré; l'autre, à la place de la Révolution, près la statue de la liberté. La premiere sera abandonnée à ces patriotes indignes du nom de Jacobins, qui ont l'imbécillité de penser que la vertu, la justice et l'humanité sont de tous les tems, de tous les âges; qu'il n'y a point d'aristocratie à détester le vol, le brigandage et

l'assassinat, à prêcher la soumission aux loix, à aimer sincèrement la patrie et la liberté, à se réunir aux représentans qui veulent sauver la république et à crier *vive la convention.*

On peut bien s'imaginer qu'une pareille façon de penser est trop vile, trop abjecte, trop éloignée des grands principes de Robespierre, pour convenir à ses compagnons d'armes, et à ceux qui ont des prétentions à sa succession. Elle exciteroit des trouble de la part des patriotes *brûlans* qui, sans contredit, sont les seuls patriotes de la république. Ce contraste d'opinion entre ceux qui demandent la garantie des propriétés, et ceux qui prétendent *avec raison* qu'elles ont été trop longtems dans les mêmes mains, et qu'il n'y auroit pas de mal à ce qu'elles passassent dans les leurs; entre les modérés qui veulent faire chérir la révolution, et rendre la liberté commune à tous les Français, et ces braves septembriseurs qui prouvent que la révolution n'est faite que pour eux, que le triomphe de la république est de s'aliéner tous les cœurs, et que la liberté ne doit être qu'un mot pour ceux qui n'ont pas volé, pillé, égorgé, fusillé ou noyé; ce contraste d'opinion, dis-je, pourroit avoir des suites fâcheuses, sur-tout pour les hommes qui n'assassinent pas. C'est pourquoi la tribune de la place de la Révolution ne sera occupée que par les meilleurs Jacobins qui aient jamais existé.

C'est-là qu'il faudra entendre les belles motions qui se feront; il n'y en aura pas une qui ne soit dans le même sens, et les orateurs

réuniront les applaudissemens de tout l'auditoire. Vous serez peut-être curieux de savoir quels seront les héros qui doivent y figurer ; comme le scrutin épuratoire est commencé, que la liste des candidats est affichée, et que leurs principes sont bien notoire, il est aisé de connoître ceux qui passeront à leur tour.

Le premier qui doit se présenter est le philantropique Carrier ; voici à-peu-près le discours qu'il doit faire en présence des commissaires épurateurs : « Citoyens, le bruit de mes » exploits ayant retenti dans toute la France, » je ne vous en ferai pas le détail inutile, » vous les connoissez tous ; mais je vais vous » les réunir sous un seul point de vue. J'ai » ruiné Nantes, j'ai volé et fait voler, j'ai tué » et fait tuer, j'ai massacré et j'ai fait massacrer, j'ai fait incendier indistinctement » et la maison du citoyen et celle du rébelle ; » comme l'eau est le remede naturel du feu, » j'ai fait noyer tous ceux qui venoient dans » mes bras chercher un refuge contre la » flamme. Les vieillards, les femmes, les » filles, les enfans, ceux-même qui n'étoient » pas nés, tous ont péri par mes ordres. Ni » les cris de la nature, ni les plaintes de l'innocence, ni les soupirs de la vieillesse, ni » les larmes de l'enfance, n'ont pu ébranler » mon patriotisme ; j'étois même si peu affecté » de toutes ces opérations, qu'elles ne m'ont » pas fait un instant interrompre mes plaisirs, » et que j'étois enfermé avec deux aimables » Jacobines à qui rien ne manquoit, lorsque » le peuple de Nantes mouroit de faim. Je

» pense que je n'ai pas besoin d'en dire davantage, pour prouver que je n'ai cessé » d'être digne de siéger parmi les Jacobins » d'aujourd'hui, et d'occuper un des premiers » la nouvelle tribune ».

Un discours aussi énergique et aussi concluant entraînera les suffrages, et sans hésiter, toutes les voix se réuniront pour admettre Carrier au nombre des freres qui doivent figurer à la nouvelle salle, place de la Révolution, près le pont tournant.

A sa récommendation, seront aussi admis Grand-Maison, Bologniel, Goullin, Joly, et autres honorables exécuteurs des ordonnances à la Carrier.

Le second orateur qui se présentera pour l'épuration sera Fouquier-Thinville : « Je ne » veux pas, dira-t-il, me comparer au frere » Carrier; cependant j'ai aussi mon petit mé- » rite. Il est vrai que je n'étois point en chef, » mais il seroit difficile de trouver un subal- » terne plus soumis et plus intelligent, un » exécuteur plus fidele des ordres de Robes- » pierre; j'avois soin de lui fournir les listes, » il me les renvoyoit apostillées, et j'agissois » en conséquence. Quoique nous fussions à- » peu-près sûrs de tous nos jurés et des spec- » tateurs que nous réunissions, j'avois grand » soin de mettre de côté toutes les pieces qui » ne prêtoient point à une interprétation cri- » minelle et d'écarter les témoins qui auroient » pu déposer en faveur des accusés. J'ai su » étouffer l'humanité et fermer l'oreille à la » justice. Digne valet de Robespierre; je sur-

» passois quelquefois ses desirs. Si Joly fut à » Nantes le grand pourvoyeur de Carrier et » compagnie, j'étois à Paris celui de Robes- » pierre et de la guillotine. Il est vrai que je » n'ai en tout fait périr que trois ou quatre » milliers d'hommes, au lieu que Carrier peut » en compter 40 mille. Mais je n'avois point » comme lui l'avantage des noyades, des fu- » sillades et des incendies, je n'avois que la » guillotine, et elle va si lentement cette ma- » lheureuse guillotine, que si les projets de » Robespierre avoient réussis, nous eussions » été forcés d'avoir recours aux grands moyens » d'expédition, dont Collot-d'Herbois et » Carrier nous ont donné l'exemple ».

Ce discours ne satisfera pas tout-à-fait l'auditoire ; quelques membres de la société accuseront Fouquier d'avoir eu de la foiblesse dans la nuit du 9 au 10 thermidor, et d'avoir nagé entre deux eaux jusqu'à une heure du matin ; mais toutes ces pécadilles bien examinées, les commissaires épurateurs, considérant qu'elles ne peuvent être mises en balance avec les services réels rendus par Fouquier-Thinville à l'illustre société des égorgeurs, arrêteront qu'il a mérité la parole à la tribune neuve, et qu'en conséquence la salle de la place de la Révolution doit lui être ouverte. Fouquier, après avoir baissé la tête avec dignité, s'acheminera majestueusement vers ce poste d'honneur.

Le troisieme sera Lebon ; il recueillera les applaudissemens d'un nombreux auditoire. En arrivant, il demandera si *son poulailler est plein, et si sa provision est faite*. Sur la ré-

ponse négative, il donnera l'ordre d'aller la faire à Arras ; il désignera la rue qu'on doit dégarnir, et n'oublierai pas de commander pour victime la malheureuse que l'espoir de sauver son époux a livrée à ses desirs ; en sortant de ses bras il la fera marcher à l'échafaut.

Ces ordres délirans, effet du souvenir de la souveraine puissance qu'il a exercée dans les départemens du Nord et du Pas-de-Calais, suffiront pour donner l'idée de ses talens ; ils prouveront combien il est encore disposé à faire égorger les compagnons de son enfance, les parens, les amis qui l'ont nourri et élevé, les maîtres qui ont donné des soins inutiles à son éducation, les femmes et les filles qui ont résisté à ses sollicitations lorsqu'il étoit prêtre et confesseur ; enfin tous les habitans des lieux qui l'ont vu naître et des villes circonvoisines.

Les commissaires ne pouvant se refuser à l'évidence lui accorderont la premiere place après Carrier parmi les freres coupe-têtes, et lui donneront la parole pour aller faire le détail de ses prouesses, et haranguer les spectateurs à la nouvelle tribune. Il partira après avoir salué la commission du S. N. D. D. le plus énergique.

C.... d'H.... paroîtra ensuite. » J'ai bien » quelque chose à me reprocher, pour avoir » prêché l'humanité et l'indulgence dans mon » almanach du Pere Gérard ; mais vous me » pardonnerez aisément quand vous saurez » que je ne l'ai fait que pour museler les » patriotes, que pour m'attirer leur con- » fiance et les égorger ensuite en gros et en

» détail. Ne me reprochez point mon silence
» depuis un mois, il est bon quelquefois de
» se faire oublier ; c'est là le moyen de se
» faire oublier, c'est le moyen de se mé-
» nager sourdement l'occasion de remonter
» sur sa bête, Au surplus, j'ai eu de tout tems
» l'habitude de hurler avec les loups. Quand
» les tueurs d'aujourd'hui étoient les valets
» des grands, je les flagornois de mon mieux.
» Le gros ci devant de Provence, étoit mon
» astre, mon soleil, et sa cour étoit composée
» de toutes mes constellations. Depuis le vent
» a changé, et je me suis rangé sous les dra-
» peaux de Robespierre ; bientôt mes exploits
» ont mérité sa confiance, et je puis me flatter
» qu'il ne pouvoit guère la mieux placer.
» Jettez les yeux vers Lyon, vous verrez si
» mon cœur n'étoit pas bien jacobin, bien
» vindicatif, bien altéré de sang. Les hommes,
» les femmes, les manufacturiers, leurs ou-
» vriers, les riches comme les sans-culottes,
» les maisons même, tout ce qui existoit dans
» cette ville, m'a rendu compte des coups
» de sifflets qui jadis avoient si désagréa-
» blement affecté mon oreille : tout a éprouvé
» ma vengeance. Si j'ai cessé un moment
» d'être du parti de Robespierre, c'est que
» j'ai une répugnance insurmontable pour
» la guillotine. Je n'ai pas pour cela cessé
» d'être jacobin ; mais je me croyois bien
» capable de le remplacer et même de le
» surpasser ; témoins les guillotinés des quatre
» dernieres décades de son regne ; il ne venoit
» plus au comité, et cependant jamais les

» expéditions n'ont été plus nombreuses. Si » jamais je parviens à rentrer au comité de » Salut-public, croyez que nos sœurs des » tribunes ne manqueront pas de récréations; » je promets tous les jours spectacle gratuit » et deux ou trois exécutions à la lyonnaise...« Ici les applaudissemens des freres postulans interromperont l'orateur, et la commission épuratoire l'enverra à la nouvelle salle où il recevra l'accolade fraternelle du président Carrier.

» Y a-t-il encore, s'écriera tout-à-coup » Da..., des peintres, des savans qui pré- » tendent m'empêcher d'être le plus grand » homme de la France, de l'univers; quel- » ques-uns doutent-ils que j'ai effacé avec » ma brosse le Guide, Raphaël et Rubens? » Nommez-moi, nommez-moi les insolens, » que je les fasse incarcérer et guillotiner. » Je ne connois d'autre mérite que celui » de barbouiller en noir et en rouge; aussi, » dès que j'en aurai le tems, j'acheverai le » tableau que j'ai esquissé de la guerre de » la Vendée pour en faire hommage à la » société. C'est bien dommage que mon ami » Robespierre soit mort quelques jours trop » tôt, il m'auroit fourni les moyens d'im- » mortaliser mon pinceau. J'aurois travaillé » d'après nature l'incendie de Rome par » Néron; le feu auroit été mis à la biblio- » theque nationale; de-là gagnant rapidement » les trois quartiers de Paris, il m'auroit » fourni de quoi échauffer mon imagination. » Quel malheur d'avoir perdu un pareil pro-

» tecteur et d'être réduit à l'espoir de lui » donner bientôt un successeur ! »

Ce transport généreux, ce noble enthousiasme du peintre D. . . . pour les progrets de son art, lui concilieront toutes les voix, et il sera admis sans débats dans la société épurée des Jacobins.

Arrivera ensuite le modeste V...riche, de soixante année de vertus. A l'aspect de son manteau, il se manifestera quelques murmures dans les tribunes et dans l'assemblée ; mais il s'en dépouillera, et se montrant à découvert, il ne tardera pas à faire revenir sur son compte les esprits les plus prévenus. Il donnera ensuite le précis de sa vie politique et privée. Il rappellera tout ce qu'il a fait et dit à l'assemblée constituante en faveur du royalisme et citera sur-tout cette profession de foi, dont ce perfide Fréron s'est avisé de lui faire un crime dans son numéro 4 de l'Orateur du peuple. Il prouvera par-là qu'en favorisant les projets de Robespierre, il n'a point changé de système, et que son plan a toujours été l'établissement ou la conservation du gouvernement despotique ; mais, comme pour être admis dans une société aussi illustre et aussi recommendable, à tous égards, que celle des Jacobins, il ne suffit pas d'avoir eu de bonnes intentions, qu'il faut aussi les avoir prouvées pardes actions. Il tirera de sa poche l'extrait de ses soixante années de vertus, et donnera lecture des lettres qu'il a écrites à son cher Fouquier de Thinville, au sujet des habitans de Pamiers condamnés le 23 prairial par les

bouchers de Robespierre ; il observera que s'il s'est servi dans le cours de ses lettres de la formule *foi de républicain*, pour garantir la réalité du crime de ces individus, on doit bien penser que ce n'est que pour la forme, et afin de ne rien engager du sien, puisque dès 1791 il nous a déclaré qu'il détestoit le système républicain. Il voudra entrer dans quelques détails sur ses relations avec le même Thinville pour les expéditions qui se sont faites pendant que Robespierre boudoit ses confreres en guillotinnades, mais sur l'observation que le récit d'exploits aussi nombreux entraîneroit trop de tems, et seroit contraire aux règles de l'égalité puisqu'il démontreroit dans le frere V....r une supériorité de mérite à laquelle tous les Jacobins ne seroient point dans le cas de prétendre ; et sur la déclaration des jurés d'épuration portant que leur conscience est suffisemment éclairée, le tribunal prononcera à l'unanimité l'admission du postulant dans la société régénérée des freres coupe-têtes.

» Il me faut cinq têtes, dira en entrant » un ivrogne, les yeux rouges de vin, de » colere et de sang, il m'en faut cinq. Ar- » rangez-vous comme vous l'entendrez, » pourvu que je les aye ; car je ne capitule » pas à moins ». Puis s'arrêtant tout-à-coup et regardant autour de lui, » où est-il donc, » dira-t-il, je croyois le rencontrer ici ce » président contre-révolutionnaire qui a osé » prétendre qu'un député comme moi pouvoit » avoir tort quand il étoit saoul et qu'il alloit » battre un factionnaire ; qu'il vienne, je

» veux l'envoyer à Carrier pour qu'il apprenne » qu'un ami de Robespierre en mission avoit » droit d'insolence et d'impunité ; et que c'est » un crime de lèze-Nation que de refuser les » soufflets et les coups de canne qu'il lui plaît » d'administrer ; il lui apprendra encore que » l'on n'est pas moins coupable de faire la » grimace quand il ordonne de guillotiner, » fusiller, sabrer, noyer, voir même brûler » qui bon lui semble. Lorsque Carrier l'aura » mis à la raison à coups de sabre, j'espere » qu'il ne sera plus aussi récalcitrant, et » qu'il ne chicannera pas sur le plus ou » le moins de têtes orléanaises que je voudrai faire abattre ». A ces mots chacun reconnoîtra Léopard B.... n. Un doux murmure annoncera la satisfaction des spectateurs, et préviendra la décision des commissaires qui admettront sans difficulté le héros d'Orléans. B..... n avant de se retirer, obtiendra la parole contre l'usage. » Je vous dénonce un » certain Fréron ; je ne crois pas qu'il ose » se présenter, mais si le cas arrivoit, gardez-» vous bien de nous l'envoyer ; qu'il reste avec » son orateur du peuple, avec Merlin, Tal-» lien, Baralere et autres lâches amis de la » Convention et des mœurs. Il nous faut des » hommes plus décidés, plus fermes en prin-» cipes. N'a-t-il pas osé ce Fréron prétendre » que j'étois un assassin, parce que Fouquier » de Thinville et les jurés ont été plus trai-» tables que Montané, et qu'ils m'ont accordé » neuf têtes au lieu de cinq que ce président » me refusoit ! N'a-t-il pas encore imprimé

» que j'étois un voleur, parce que, parmi
» les décorations que j'ai fait transporter du
» garde-meuble de Versailles chez moi, il
» s'est trouvé par hasard un tapis, une ar-
» moire et quelques autres bagatelles inutiles
» dans le magasin, et qui seront d'un grand
» service dans mon ménage. Il ne tardera
» pas à dire encore que j'ai enlevé certains
» ferremens de Trianon et plusieurs objets
» d'ornemens de ce charmant boudoir d'An-
» toinette, que *mon adorable sœur* regrettoit
» tant de ne pouvoir emporter en entier. Vous
» voyez bien qu'après un tel scandale, il est
» impossible que je le souffre auprès de moi.
» Je vous engage donc, pour la paix de notre
» société, à le renvoyer à l'ancienne salle,
» puisque je pars pour la nouvelle ».

Celui qui paroîtra ensuite ne sera pas moins célebre que ceux qui l'auront précédé. Ce sera le fameux président et fondateur du club des *Tape-dure*, de la compagnie de Ronsin, Momoro, Vincent, Hébert, Lavalette, Gram-mont, etc. « Croyez, dira Chr. . ., que si je
» n'ai pas été épuré avec la bande de mes an-
» ciens confrères, ce n'est pas que mes ex-
» ploits d'alors ne m'eussent bien mérité les
» honneurs de l'épuration; mais Robespierre
» avoit encore besoin de moi pour mettre en
» pratique les grands principes sur lesquels
» étoit fondée sa souveraine puissance. J'étois
» dans l'ancienne société le linx qui lui dé-
» couvroit sa proie que j'expédiois ensuite ici
» sur mon ame et conscience avec toute l'a-
» dresse et la célérité requise en pareil cas.

» Aussi, il n'est pas d'efforts que je n'aie faits » dans la nuit du 9 au 10 thermidor pour lui » prouver ma fidélité ; je n'abandonnai la par- » tie que lorsqu'un maudit décret de *mise hors* » *de la loi* eut fait déserter le plus grand nom- » bre de ses soldats. Cette lâche défection » m'ayant laissé presque seul, il fallut bien » me retirer pour ne pas sacrifier inutilement » une tête aussi utile que la mienne au grand » parti des égorgeurs. Je n'ai point faussé le » serment que je fis alors, de faire payer bien » cher aux amis de la convention le tour de » jarnac qu'ils nous avoient joué en se réu- » nissant à elle. Si un décret d'arrestation ne » m'étoit venu enlever au milieu de mes tra- » vaux, j'aurois fait à Maximilien Ier. un » hécatombe de trois à quatre cents patriotes » de la section Lepelletier seulement ; on peut » juger du zèle que j'y aurois mis, par le » nombre des têtes que j'ai immolées à la sû- » reté de mon ami Collot, lorsque j'étois bou- » cher-juré à la tuerie de Robespierre ».

La conscience des commissaires étant suffi- samment éclairée, le président prononcera, d'après leur avis, l'admission de Chr....au nom- bre des Jacobins épurés, et il lui sera fourni, ainsi qu'à ses autres confreres, une voiture pour se rendre au lieu de l'assemblée.

Ici le tribunal révolutionnaire suspendra pour quelques heures ses travaux épuratoires. Je vous promets le bulletin d'ordre de sa seconde séance.

BOREILLARD,
Secrétaire de l'épuration.

De l'Imprimerie de la Vérité, rue du Puits qui parle.

LES GRANDES PROUESSES

DES

JACOBINS,

OU

RÉPONSE

AU LIBELLE INTITULÉ,

LES JACOBINS

TRAITÉS COMME ILS LE MÉRITENT.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1716

LES GRANDES PROUESSES DES JACOBINS, OU RÉPONSE AU LIBELLE INTITULÉ : LES JACOBINS TRAITÉS COMME ILS LE MÉRITENT.

Monstruum, horrendum, informe, ingens.....
VIRG.....

IL vous sied bien, scélérats, de prétendre résister à l'opinion publique qui en effet vous repousse et vous poursuit de toutes parts comme les tyrans les plus exécrables qui ayent jamais existé sur le globe terrestre.

Pour juger ce que vous êtes il ne s'agit que de donner un léger esquisse de tous les forfaits dont vous vous êtes rendus coupables, et dont les traces sanglantes seront malheureusement trop long-tems marquées sur toute la surface de la République; vous croyez les couvrir en vous retranchant derrière la vieille aristocratie que vous dénoncez sans cesse.

Mais envain vous la rappellez du néant où la vigilance des vrais patriotes (et ce n'est pas vous) l'a réduite et la réduira toujours d'un seul coup-d'œil; envain perfides, vous ressuscitez les castes nobiliaires, ecclésiastiques, financières et robinières, enseve'ies dans un tombeau dont elles ne peuvent plus sortir; nous ne serons plus les dupes de vos ruses meurtrières; on sait bien que vous ne voulez nous occuper d'un ennemi vaincu et sans force que pour nous attirer plus aisément dans vos griffes déchirantes. Non, non, tyrans que vous êtes, nous ne donnerons plus dans vos pièges trop grossiers et dont une funeste expérience nous a trop appris à nous défendre; vous êtes aujourd'hui nos plus cruels ennemis et vous êtes les seuls fauteurs de toutes les calamités dont nous sommes accablés.

Les nobles, les prêtres, les financiers, les robins qu'étoient-ils en comparaison de vous? des enfans en tyrannie et en despotisme: ils jouissoient d'abus, et vous vous gorgez de crimes; ils dévoroient les choses, et vous, vous dévorez les hommes; leur luxe et leur orgueil nourrissoient encore bien des familles; et vous, vous détruisez tout, vous dévastez tout, vous ruinez en même tems le riche et le pauvre et vous privez la République de ses ressources les plus essentielles: ils n'avoient qu'une bastille et vous les avez fait élever par mille; leurs parlemens faisoient pendre quelques voleurs de grand chemin; vos tribunaux sont composés d'assassins, c'est-à-dire d'hommes pris dans

votre jacobinière qui ont fait couler le sang par torrent, qui jugeoient à mort les citoyens par centaine sans les examiner ni les entendre, en confondant le coupable avec l'innocent, l'enfance avec la vieillesse, l'inexpérience avec l'âge mûr, l'erreur avec le crime; tous moyens vous étoient bons, pourvu que vous puissiez assouvir votre rage sanguinaire.

Vous osez, imposteurs, vous dire les appuis des cultivateurs et des artisans, lorsque les prisons en regorgeoient par suite de l'odieux système que vous aviez mis en vigueur et que vous réclamiez chaque jour; mais est-ce vous qui avez demandé leur mise en liberté? Jamais avez-vous provoqué un décret de bienfaisance et d'humanité? Depuis que ces cultivateurs et artisans ont été élargis vous ne cessez au contraire de demander des listes de tous ceux qui ont été mis en liberté et de leurs patrons pour les vouer de nouveau à la proscription et les faire réincarcérer. La terreur..... la terreur..... des listes..... des listes... des guillotines..... du sang à grands flots, voilà les réclamations que vos horribles vociférations faisoient entendre chaque jour de votre bouche écumante de sang.

Vous parlez encore, monstres que vous êtes, des braconniers envoyés aux galères sous l'ancien régime; lorsque depuis un an que vous dominez, vous avez fait égorger des milliers de citoyens, et qu'il n'est presque pas une famille qui n'ait à pleurer sur la perte d'un époux, d'un père, d'un frère, d'un parent quelconque, d'un ami, enfin; et que l'on n'épargnoit ni âge, ni sexe, en entassant chaque jour victimes sur victimes; lorsque, chaque jour encore, vous redemandez à grands cris ce règne de terreur et de mort qui a mis toute la France en deuil, et qui a fait à la République des playes profondes et presque inguérissables. Oui, les tyrans de

l'ancien régime faisoient tomber moins de têtes en dix ans dans toute la France que vous n'en faisiez tomber en un jour.

Vous vous êtes attribués impudemment la suppression de de l'impôt *du tabac*, du trop *bû* et du pas assez *bû*, etc. Ces bienfaits ne vous sont pas dûs, scélérats, puisque vous n'existiez pas lors de cette suppression. Vous avez au contraire fait monter à l'échafaud la plupart des citoyens probes et éclairés qui ont provoqué les heureuses réformes des impôts qui pesoient sur la classe la plus indigente du peuple ; c'est votre régime au contraire effroyablement destructeur qui a anéanti le commerce, desséché toutes les branches d'industrie, arrêté la circulation de toutes espèces de grains et de denrées et réduit conséquément le peuple à la plus affreuse misère en même tems qu'il a porté des coups mortels à la République. Voilà, voilà seulement les bienfaits que le peuple vous doit ; c'est d'avoir anéanti tous ses moyens d'existence et d'avoir tari toutes les sources qui lui procuroient la vie et l'aisance.

Vous nous rappellez les maux de la Vendée, comme s'ils n'étoient pas dus en plus grande partie aussi à votre exécrable tyrannie, aux calamités dont le peuple étoit accablé, aux échafauds que vous faisiez élever sur toutes les places, aux proscriptions générales que vous sollicitiez chaque jour : Oui, la continuation de votre abominable système eût fini par faire de toute la France une Vendée ; car l'oppression et l'affreuse servitude sous laquelle toutes les classes de citoyens gémissoient, faisoient des ennemis par milliers à la république ; si donc cette Vendée existe encore aujourd'hui, il faut s'en prendre à votre terreur, à votre régime dévastateur et sanguinaire, aux généraux traîtres et cruels sortis du sein de votre société, les Ronsin et les Rossignol ; à l'infâme Vincent

qui faisoit suspendre un général dès qu'il remportoit un avantage sur les brigands ; oui, la véritable Vendée étoit dans votre sein, elle n'étoit soutenue, augmentée et recrutée que par vos fureurs et vos intrigues, et sans vous il y a long-tems qu'elle n'existeroit plus.

Vous parlez de liberté, mais n'a-t-on pas éprouvé que vous ne la vouliez que pour vous seuls, et que suivant vous :

Le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.

VOLT.

Vous reclamez sans cesse l'égalité, lorsque l'ancienne aristocratie neut jamais ni votre orgeuil tyrannique, ni vos prétentions dominatrices ; par-tout, et dans toutes les circonstances, vous vous êtes montrés en maitres et en oppresseurs ; vous ne voulez être entourés que d'esclaves qui vous obeissent passivement, et de bourreaux qui exécutent vos arrêts sanguinaires ; vous n'êtes satisfaits que lorsque tous les autres citoyens, et même les autres sociétés populaires sont les tributaires de votre criminelle ambition et fléchissent le genou devant votre majesté Jacobite. Voilà comme vous voulez la liberté et l'égalité.

En un mot, nos seuls, nos véritables ennemis d'aujourd'hui, ceux qu'ils nous reste à anéantir comme les plus cruels et les plus redoutables, parcequ'ils ont le masque imposteur du patriotisme, c'est vous ; ceux qui tenoient au régime de l'ancien tyran Capet sont des loups auxquels nous avons arrachés les dents, et ceux du régime du dernier tyran Robespierre dont vous forme; la bande ru-

gissante, sont des tigres dont nous avons à redouter la geule et les griffes dégoutantes encore du sang de milliers de cityens de tout âge et de tout sèxe. Voilà les grandes prouesses des Jacobins.

LE FRANC RÉPUBLICAIN

De l'imprimerie de GUFFROY, rue Honoré, nº. 35. cours des ci-devant capucins.

15

LES GRANDES LITANIES DES JACOBINS,

AVEC

LEUR MEA CULPA.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1717

Le crime se couvre toujours du manteau
De la vertu; arrachons lui le masque, et le
Vieil homme paroîtra, tel qu'il est.

MOI, je monte à la tribune aux harangues et je dis :

" Plus on est Jacobin, plus on se doit à la chose publique; aussi, est-il constant que sous ce rapport, les Jacobins ont beaucoup contribué au bien; mais remontons à l'époque où ils ont cessé de l'opérer, et sans aller plus haut, arrêtons nous à la conspiration d'Hébert et consors, c'est-à-dire en Ventose dernier.

Les Jacobins à cette époque ont manqué d'énergie, ils se sont tûs lors du jugement de ces conspirateurs, dont ils avoient souffert que le système fût péconisé dans leurs tribunes.

Les Jacobins, vils flagorneurs du tyran dont ils croyoient la puissance impérissable, ont souffert que Phelippeaux, Camille-Desmoulins, sa femme, (1) et le porte-clef Lambert, (2) fussent sacrifiés à la haine et au ressentiment du crime; qui s'ombrageoit de l'accent mâle de la vérité.

Ils n'ont pas dit qu'il se commettoit des assassins dans les département, quoi qu'ils

---

(1) On reprochoit à la femme de l'infortuné Camille, d'avoir intéressé la sensibilité reconnoissante du général Dillon, co-prévenu, qui persuadé que la mort de son époux avoit pu gêner ses facultés lui avoit offert par un billet qui ne parvint pas à son adresse, 400 livres pour ses besoins.

(2) Lambert ayant refusé de passer à la femme Camille le billet dont je viens de parler, Dillon le lui arracha des mains, le déchira et maltraita Lambert, qui fut emprisonné et condamné pour ce seul fait le 24 Germinal.

en fussent bien instruits par leurs correspondance.

Ils n'ont pas nommé ceux qui les commettoient.

Ils n'ont pas reclamé contre l'arbitraire et la personalité des comités révolutionnaires;

Ils n'ont pas dénoncé à l'opinion publique les amoncellemens de pétitions dans les comités, dont la Convention avoit ordonné l'examen et le rapport.

Ils n'ont pas défendu la Constitution républicaine.

Ils n'ont rien dit sur la grande mise hors de la loi de la Commune de Paris, dont ils n'ignoroient pas les coupables desseins.

Ils n'ont rien dit, sur les abus des requisitions, qui, sous le nom du besoin des armées, entravent le commerce, détériorent les ressources des particuliers, sans bénéficier pour la République.

Ils n'ont pas démontré les conséquences funestes du dépouillement de la souveraineté du peuple.

Ils n'ont pas affiché les horreurs qui se commettoient dans les prisons et s'y commetent peut-être encore!.....

Ils ont soutenus la loi du 22 Prairial, en se taisant sur sa tyrannie.

Ils ont gardé le silence sur la multitude et la férocité des jugemens du tribunal révolutionnaire, dont ils adulaient les membres iniques.

Ils ont délibéré les 9 et 10 Thermidor contre l'outorité légitime, contre la Convention nationale :

Ils ont menti au peuple sur leur épuration ;

Ils ont parjuré dans leur adresse du 7 Vendémiaire ;

Ils ont expulsé de leur sein les amis, les défenseurs des droits du peuple ;

Ils ont voté contre l'article 7 des droits de l'homme, et le 122^eme. de l'acte constitutionel ;

Ils ont sommé un réprésentant du peuple de décliner les motifs de son opinion à la Convention nationale ;

Ils n'ont pas représenté contre l'atrocité qui s'est commise à la salle du club électoral.

Ils n'ont point offert leur local, provisoirement à cette société qu'ils persécutent, qu'ils s'efforcent de noircir, d'atterrer ;

Ils démoralisent l'instruction publique, dont-ils auroient dû accélérer le mode;

Ils n'ont pas observé que la table sacrée des droits et de l'acte constitutionnel, n'a pas été portée à la translation des cendres de Marat au Panthéon;

Ils n'ont pas dénoncé les dilapidations des biens nationaux, le vandalisme exercé dans les atteliers et sur les amateur des beaux arts;

Ils se taisent sur l'énorme dépense qu'à nécessité le transport de superbes orangers au jardin national, ou on les laisse se dépouiller et peut-être périr:

Ils se taisent sur les dépenses inutiles que l'on ne cesse de faire pour les ornemens futiles et baladins commencés, défaits et renouvelés, selon le beau système du *Roi David*.

Ils se taisent sur les frais excessifs qu'exigent depuis un an les délogemens, emménagemens et déménagemens, chaque jour répétés, qui ruine la caisse publique, retardent les opérations des commissions, et ajournent les grands intérets du peuple.

Ils se taisent sur ses indécences injustes et

ineptes de beaucoup de comités-civils, et autres fonctionnaires ;

Ils se taisent sur la morgue insolente qu'affichent la plupart des employés des agences nationales, sur le cerveau desquels, les carosses, l'éclat et l'ornement des appartemens qu'ils habitent, ont sans doute opéré un étrange bouleversement.

Ils ont abandonné la tâche instructive des loix, assignée aux sociétés populaires, pour organiser l'intrigue et la cabale, rivaliser la représentation nationale, influencer la République entière, et concentrer les pouvoirs dans leurs opinions :

Ils n'ont pas démontré les dangers des haines privées, qui se manifestent dans les assemblées du peuple ;

Ils ont crié par-tout qu'il falloit non-seulement s'attacher à la Convention, mais encore aux Jacobins, quoiqu'ils sussent bien que tout vrai républicain, ne connoit pas d'autre point de ralliement que la Convention nationale :

Ils n'ont pas noté d'incivisme, l'adresse d'une société populaire, qui osa dire à la

Convention, que la liberté et l'humanité, étoient incompatibles :

Ils n'ont pas rappelé, que la tyrannie forgeoit au peuple un chaînon de plus, en limitant ses assemblées, en présentant les sociétés populaires, comme contraires au gouvernement;

Ils ont profité de la bonne foi et du défaut d'éducation d'une foule de citoyens, pour les égarer;

Ils n'ont pas eu honte de protéger, d'accueillir à leur tribune l'assassin des Lyonnais, le bourreau des Nantois, le meurtrier des Artésiens, l'ami intime du tigre Tinville, le valet de Capet, l'affidé de d'Orléans, le bouffon de Robespierre; ils applaudissent tous les jours Collot-d'Herbois, Carrier, digne rival de Lebon, Vadier, Barrère, Billaud, Duhem, Levasseur, Monestier, Audouin, Bassal, et toute la horde ensanglantée des tyrans de la patrie.

Ils ont presque souri à l'assassin qui a frappé Tallien.

En un mot, les Jacobins ont conspiré; ils conjurent encore, et discutent la ruine de la République; voilà la litanie de leurs forfaits;

ne peuvent-ils pas bien dire avec componction : *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ; mes frères, pardonnez-nous.*

Oui, nous pardonnerons, non à tant de monstres qui ont désolé nos foyers, violé la nature, outragé l'humanité, blessé l'honneur les principes, immolé l'innocence, proscrit la vertu, violé la justice, déifié la barbarie; mais à ces hommes de bonne foi, qui, persuadé que l'existence des Jacobins est un poison pour la République, seront assez amis de la constitution et de leur patrie pour en solliciter la dissolution, et remettre la clef de ce repaire d'iniquités à la société du club qu'on a outragé sans pudeur, afin que, réunis à elle, ils puissent faire une masse utile et pour eux et pour le peuple qui les contemplera, et qui apprendra par leur organe que les sociétés populaires n'on de droit à la confiance publique qu'autant qu'elles opèrent la félicité générale.

PATRIE ET CONVENTION,
RÉPUBLIQUE ET CONSTITUTION,

C'est tout pour

J. M. L*****.

Citoyen de la Section Chalier.

De l'Imprimerie des droits du Peuple,
rue de la Loi.

LA JACOBINIADE,

FRAGMENT d'un Poëme héroï-comique sur l'horrible Catastrophe des Jacobins.

Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1718

LA Nuit sur son char d'ébène, étendait déjà, sur l'univers, son crêpe, qu'argentaient les rayons de la lune. Tout annonçait une *soirée orageuse*. Des grouppes se formaient dans les rues de Paris, les Jacobins voulaient faire un rempart de leurs corps à l'infâme Carrier; la commission des vingt-un retardait son rapport; l'autre jacobite avait retenti au réveil du Lion Billaud; Cicéron Fayau, Demosthène Duhem, Hortensius Caraffe, et toute l'immortelle bande des amis de liberté, se réjoussoient, en silence, de la prise de Maëstricht, et des succès glorieux des armées de la République. Tallien, Fréron étaient dénoncés, proscrits; la Convention était menacée; le furorisme, le terrorisme, le vandalisme allaient être de nouveau mis à l'ordre du jour. Les continuateurs de Robespierre s'apprêtaient à partager sa succession. Ils devaient être

« Soldats sous Alexandre et rois après sa mort. »

Le sang allait couler par torrens. La Seine

serait devenue révolutionnaire comme la Loire : elle aurait eu ses *flots Répurgateurs*, et Billaud en eût fait sa *Baignoire nationale*.

Mais le peuple, peu éclairé sur ses vrais intérêts, a repoussé ce régime paternel, ces formes nécessairement *acerbes*; il s'est levé dans sa colère et il a dit :

Exterminez, grands Dieux ! de la terre où nous sommes
Quiconque, avec plaisir, répand le sang des hommes !

Muse de l'épopée, inspire moi, et porte à nos derniers neveux ce que je vais raconter. Prête moi les pinceaux magiques de Charles Duval, la verve poëtique d'Audouin, les mâles accens de Caraffe, la douce persuasion qui découle des lèvres de Duhem, telle que ces ruiseaux de lait qui serpentaient dans les plaines de l'antique Arcadie, telle encore que ces chaînes d'argent qui pendaient à la bouche de Mercure, et venaient enchaîner la foule qui l'écoutait.

Je vais dire comment les Jacobins étaient saintement en insurrection contre le peuple et contre la Convention. Je vais dire comment le peuple a eu l'audace de se mettre en révolte contre les Jacobins. Je raconterai qu'un fort extrait de la masse des six cens mille *chouans*, qui sont indubitablement à Paris, comme Billaud et Duhem le prouvent, s'est porté sur la grande *jacobinière*, et que ces bandits ont escaladé le fort redoutable, comme les géans attaquèrent le ciel, avec des rochers et des cailloux. Je dirai les cris des com-

battans, les hurlemens des vaincus, et des exploits fameux que la nuit n'a pu couvrir de son ombre.

L'antre jacobite était rempli de frères et amis de la chose publique. Mille amantes de la liberté garnissaient les tribunes. Léopard Bourdon parait, et dit : « les tribunes sont pleines, et cependant un grand nombre de citoyens et de citoyennes demandent à entrer. Je demande que la Société les admette dans son sein. »

Il dit: le sénat délibère, et la motion, d'abord accueuillie, finit par être envoyée à une commission de vingt-un membres, pour en faire son rapport dans quelque prochaine séance.

Après quelques déclamations sur les élargis, les muscadins, les avocats, les fédéralistes, les modérés, les chouans et les vendéens qui pullulent sur le cadavre de la République, Maure graisse la planche de la tribune à force d'en frapper les bords de son haleine et de ses mains. Il invitoit la Société à se défier des Sociétés nouvellement régénérées.

Diafoirus Lanot succède a Maure et dit : « il y a des jacobins de tous les tems et de toutes les circonstances. Quand on a vu les jacobins opprimés, certains personnages les ont abandonnés. Aujourd'hui que l'on voit la faction de 1789 démasquée et bientôt

punie, nous aurons plus de jacobins de 1794, que notre salle ne pourra en contenir. »

Cependant un honorable membre s'indigne d'avoir entendu au palais Egalité, des chouans demander la tête de Carrier et celle des honorables gouvernans, dont il fut le fidèle et digne agent. Paillardel soutient qu'un jacobin invalide a frotté les épaules d'un chouan avec son bâton redoutable. Léopard Bourdon sonne le tocsin sur la tête de Tallien, et dénonce le tribunal révolutionnaire, qui entend des chouans et des vendéens contre Carrier et le Comité de Nantes. Il se récrie, il s'indigne contre les arrestations des patriotes, et contre l'élargissement des contre-révolutionnaires. Gaston, Duquesnoi le secondent de toute la force de leurs poulmons. La République enfin allait être sauvée, lorsque tout à coup un grand tumulte se fait entendre; le président se couvre, les cris redoublent.... Les chouans assaillent à coups de pierre, l'antre fameux où le lion Billaud ne someille plus. La tranchée est ouverte par une grêle de pierres pleuvant sur les vénérables frères et sur les coryphées des tribunes.

L'agitation, le désordre est extrême. Quelques sous-lieutenans de Billaud sortent pour explorer, après avoir eu la précaution de cacher leurs cartes jacobites. --- Bientôt ils rentrent en annonçant que les chouans sont aux portes de Rome. Barrere embrasse ces généreux espions, ils les félicite de leur

audace ; il s'informe du nombre des assiégans, et frémit dans tous ses membres, en apprenant que Martin Bâton est le tambour-major de l'armée chouandine.

Fayau, le Rodomont Fayau se précipite à la tribune : « les *coupe-jarrêts*, les chevaliers du bâton ne me font pas peur, et si je tremble, c'est de froid. Soyons sublimes ! Montrons du courage et sachons mourir à notre poste. Soyons fermes et inébranlables ; si la liberté, telle que nous la voulons, doit périr ici, notre devoir nous commande de périr avec elle. »

Il dit : et tel que l'Ajax d'Homère, il empoigne une pique de six palmes de hauteur ; il se coëffe du bonnet rouge et crie en grimaçant : *vive la Convention !*

Les frères et amis imitent sur le champ, ce dévouement magnanime ; ils hurlent sourdement le même cri et font la même grimace.

Cependant ils palissaient déjà au nouveau bruit des pierres lancées avec violence sur les portes et sur les fenêtres. Sacripant Caraffe les rallie par ces mots assez fortement articulés : *du courage ! De la dignité ? Je verrai de près la moustache de ces brigands.* --- Les cris *à bas les Jacobins* sont poussés, avec force, autour de leur enceinte, et les pierres continuent à tomber, à pleuvoir par les fenêtres.

Soyons des St. Etiennes s'écrie l'incom-

parable Fayau. Laissons nous lapider par le peuple .... (Murmures.) C'est pour le peuple que j'ai voulu dire. (Deux ou trois battemens de main.) Au reste, sachons mourir et restons calmes à notre poste du 9 au 10 Thermidor.

Siècles futurs, vous l'apprendrez avec étonnement: toute la Société se lève en masse en criant: *Vive la Convention!* Crassous met dans la main de toutes les citoyennes, une pique énorme, surmontée du bonnet de la liberté. Elles s'écrient en cœur: *Vive la Liberté!* Gaston, Dubarran, l'immortel Président échauffent le courage des frères et amis. Ils jurent tous de vaincre ou de mourir.

L'assaut continuant toujours, un honorable espion rentre fortement contusé d'un coup de pierre; il soutient sa tête de ses deux mains, et hurle épouvantablement. C'était un Nantais, ami de Carrier, concierge d'une des bastilles, souvent déblayées par ce grand homme. Levasseur lui colle sur le front, *la queue de Carrier*, et le concierge pousse des cris horribles.

Cependant la troupe des immortels s'enhardit à la voix de Ferragus Collot, qui se plaint qu'on *mitraille* le temple de la Liberté. On fait des sorties; un jeune étourdi se laisse prendre; on l'entraine triomphalement vers le bureau du président. Mille cris de proscription demandent sa tête, mille bras sont

levés pour le septembriser.... la prudence les retient suspendus; le prisonnier est mis sous la sauve garde du président. Le tumulte s'accroit au dehors, et les sénateurs jacobins, assis dans leurs chaises curules, crient de toutes leurs forces physiques: *Vive la Convention!*

Quelques maraudeurs de la jacobinière, amènent encore plusieurs prisonniers. Ils mettent bas les armes sur le bureau, qui se trouve en un instant couvert de pierres homicides. On coëffe les prisonniers du bonnet rouge, et les frères et amis se flattent que ces chouans de 1789 en seront quittes pour être guillotinés.

Le sentiment de la victoire épanouissait déjà le visage et le cœur de la troupe immortelle, lorsqu'une nouvelle attaque se fait sur tous les points de la place. Crassous harangue ses soldats; ils s'écrient tous: *vaincre ou mourir.* Mais, ô! honte, ô! desespoir, fortune volage, sort aveugle des combats! les chouans enfoncent les portes, et les jacobins de *courir*.....

" Lâches! Où fuyez-vous? Ne vous êtes vous levés en masse, que pour fuir en détail par toutes les issues! nous abandonnerez-vous donc ainsi aux sanglans outrages de ces vauriens! " Cette vive apostrophe partait du cœur navré de Madame Crassous. Six chouans l'empoignent avec force, et se mettent à la claquer en cadence. En vain

elle invoque l'inviolabilité de son derrière; on lui répond que sans doute elle n'a entendu parler que de son inviolabilité morale.... et les bandits recommencent leur correction manuelle.

O! nuit que de hauts faits tu couvris de ton ombre! Toutes les habituées des tribunes exhibèrent leurs cartes civiques, et les chouans les paraphèrent *proprio motu*.

Plusieurs honorables membres reçurent sur l'omoplate un timbre sec. Barrère, rentré chez lui eut besoin d'envoyer chercher sa blanchisseuse. Il était tout dévoyé. Les *frères et amis*, hués, conspués, éclopés, disparurent à la faveur de la nuit.

Enfin l'armée chouandine restée maitresse du champ de bataille, fidèle à la voix de plusieurs représentans du peuple, se retira suivie de la paix et de la concorde, du calme et de la tranquilité.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1712



LA JACOBINIERE

EN DÉROUTE.

AIR: *de la Bourbonnaise.*

DE la jacobinière
Voici l'heure dernière (*bis*)
La mort de Robespiere
La met hors de combat.
a, a, a, a;

Sur le peuple qui pense
Elle est sans influence,
La Queue est sans puissance
Quand la tête est à bas.
a, a, a, a;

En vain elle s'agite
Cette troupe maudite (*bis*)
Le coup qu'elle médite,
Est un coup avorté.

é, é, é, é,

De Néron, de Tibère,
Billaud, Collot, Barrère,
Ont l'affreux caractère
Et la timidité.

é, é, é, é,

***

Les tyrans, sans courage
Par le sang, le carnage, (*bis*)
Manifestent leur rage
Effrayent les esprits.

i, i, i, i,

Par cette politique
Robespierre et sa clique
Tueaient la République
En tueant ses amis.

i, i, i, i,

Lorsque la hache est prête,
Qu'on fait tomber la tête, (*bis*)
Qu'alors la Queue arrête,
Cela parait nouveau

o, o, o, o;

Nous serions fort à plaindre
Si, quand on peut la craindre,
On ne pouvait l'atteindre
Quand on atteint plus haut

o, o, o, o.

*
* *

C'est un décret d'urgence
Qui peut sauver la France, (*bis*)
Frappez en diligence
Le plus grand des abus. (1)

u, u, u, n,

Suprimer la cohorte
Qui lui prête main forte,
Et traitez la-de sorte
Que l'on n'en parle plus.

u, u, u, u,

---

(1) La tyrannie.

De l'imprimerie de Pain pasage-Honoré.



LES JACOBINS DÉMASQUÉS

Suite au front de Robespierre et de sa Clique, ou la nécessité de la liberté de la Presse.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SEINE 1920

Se taire est un crime, quand parler est utile.

Origine des Jacobins et des Sociétés y affiliées.

Je fus le lendemain pour retrouver mon homme sur la terrasse du Jardin-National ; mais ce ne fut qu'hier que nous pûmes nous rejoindre. Il se mit à rire en m'abordant, et me dit : vous avez donc fait imprimer notre conversation ? Oui, lui dis-je, j'ai voulu savoir ce que le public en penseroit. — Eh bien, qu'en avez-vous entendu dire ? — Mais, répondis-je, il y en a qui disent que c'est être bien téméraire que de heurter une société aussi puissante ; que c'est casser les vîtres tout-à-fait : mais en général, on trouve que c'est la vérité ; et sur cent personnes que j'entends, j'en trouve au moins quatre-vingt-dix qui pensent de même. Je sais cependant qu'un certain être a dit qu'il n'y avoit qu'un aristocrate, ami de l'ancien régime qui put être l'auteur d'un pareil écrit. — Je parie que c'est un Jacobin ? — Justement ; et un Jacobin enragé.

Juste ciel, s'écria mon homme, jusques à quand

nos concitoyens seront-ils dupés par cette société perverse, et ne se trouvera-t-il pas un bon citoyen, ami de la patrie, qui éclairera le peuple, ce bon peuple, qui veut sincérement la République, un bon gouvernement, et le règne de la justice? Oui, le peuple est bon, et son cœur désavoue toutes les atrocités dont cette secte impie a été la mère; il ne s'agiroit que de l'éclairer, pour lui prouver que la tranquillité de la République dépend de la dissolution des Jacobins et de toutes les sociétés qui y sont affiliées.

Mais, lui dis-je, comment l'éclairer?

— Par une petite feuille que l'on met sous ses yeux, où on lui expose la vérité toute nue, où on nomme les choses par leur nom. — Mais la presse n'est pas libre encore, et vous-même vous êtes convenu qu'ils s'opposoient à sa liberté indéfinie; qu'il y avoit de grands risques à courir. D'ailleurs, l'assasinat de Tallien peut retenir bien des gens! Il y a beaucoup à penser sur cet événement! Exclu des Jacobins pour son opinion qui déplaisoit à la société, assassiné quelques jours après; ma foi, ce rapprochement fait naître des soupçons qui peuvent imprimer une certaine terreur. Et puis, l'emprisonnement de Réal, de Dufourny, de Gonchon, ces vétérans révolutionnaires..... !!!

Je vous entends, me dit mon homme. Mais, continua-t-il, quel est celui qui n'exposeroit pas ses jours pour sauver ceux d'un autre homme en danger? A plus forte raison, quand il s'agit du salut de sa Patrie, du bonheur de ses concitoyens, il faut braver l'assassinat, la calomnie, l'emprisonnement, l'échaffaud même; si les scélérats peuvent encore y conduire leurs victimes... — Que diriez-vous donc au peuple pour l'éclairer?

Je lui dirois : Quand la nécessité de veiller vous-mêmes à la garde de vos propriétés, à la sûreté de vos personnes, de défendre vos représentans, de résister aux soldats du despotisme, vous eût fait prendre les armes, vous nommâtes vos magistrats, vos officiers, et vous établîtes une sorte de gouvernement représentatif provisoire... Quoi qu'il fut imparfait, que vos chefs n'eussent point encore cet expérience nécessaire pour commander, vous avez obéi aux uns et aux autres, parce que vous avez sagement senti qu'il étoit juste et avantageux que la raison de ceux que le peuple avoit jugé les plus éclairés et les plus probes, commandât, et que tout ce qu'il y avoit ensuite de plus intrépide et de plus estimable, donnât l'exemple du respect pour l'ordre, et de la soumission aux autorités que vous même aviez constituées.

Au milieu de ce commencement d'organisation, dont la rapidité et la sagesse feront et votre éloge, et l'admiration de la postérité, quelques ambitieux s'emparèrent de votre gloire et se vantèrent d'avoir terrassé le despotisme, renversé le Bastille, et conquis la liberté, tandis que pendant la chaleur du combat, ils ne sortirent pas de chez eux, et qu'aucun n'ont ces honorables blessures qui attestent et votre courage et votre ardent amour de la patrie et de la liberté ; ces ambitieux dis-je, conçurent le projet de renverser le roi et les ministres pour se mettre à leur place, et d'empêcher que l'autorité souveraine dont vous vous étiez ressaisie, pour la déléguer à des représentans choisis par vous, ne puisse jamais rentrer dans vos mains, ni même rester dans celles de vos délégués. Ils rassemblèrent de toute l'étendue de la France, tout ce qu'ils purent trouver d'hommes d'un esprit turbulent, d'une

éloquence impétueuse, d'une réputation incertaine, d'une conscience peu délicate, dérangés dans leur fortune, accablés de dettes, espérant quelque chose du renouvellement des places et de l'ébranlement des fortunes. A la tête de ce premier groupe, ces hommes dangereux se dirent les amis de la Constitution, qui n'existoit pas encore, et sous ce titre respectable, ils réunirent bientôt à eux un assez grand nombre de bons citoyens, qu'ils ne mirent pas dans le secret de leurs vues, et dont le zèle sincère, ainsi que les talens et les vertus, aidoient leurs succès. C'est ainsi que les jésuites, qui vouloient dominer le monde, ont eu dans leur ordre des instituteurs laborieux, des savans et des littérateurs estimables, des gens vraiment pieux, qui décoroient une société ambitieuse, que les jacobins d'aujourd'hui ont pris pour modèle.

Une fois établie, cette société a profité des vertus des hommes probes qu'elle s'étoit attachés pour gagner la confiance des citoyens, et elle s'est créé un pouvoir indépendant du peuple, indépendant de celui qu'il avoit délégué à ses représentans; et à l'aide d'une réputation de patriotisme, elle est venue à bout de se former en puissance redoutable à tous ceux qui avoient des vertus et qui vouloient le bonheur de la Patrie.

Ces amis de la constitution, ou plutôt ces jésuites recrées sous le nom de jacobins, n'ont voulu de liberté que pour eux, de puissance que pour eux, de crédit que pour eux, de places que pour eux.

Ils se sont emparés des journaux, afin de dominer l'esprit public; ils se sont liés par des affiliations dans toutes les villes, afin de gouverner partout, et d'être maîtres par-tout, et ces affiliations qui ne sont autre chose que les congrégations des

ci-devant jésuites, leur ont servi à étendre leur pouvoir. Et afin que rien ne pût le balancer, ils se sont érigés en censeurs de la pensée ; quiconque a osé écrire contr'eux, a été dénoncé à l'opinion publique, comme ennemi de la Patrie. Il n'y avoit qu'eux et les leurs qui pouvoient écrire ; dès-lors ils ont abusé de ce pouvoir terrible contre leurs ennemis, qui étoient tous les gens de bien ; la calomnie est entrée dans les mœurs habituelles, elle a presque par-tout altéré la douceur et le charme du caractère national. Si quelques écrivains courageux ont osé prendre la plume, ils ont été traités de royalistes, d'aristocrates, ou tout au moins de modérés ; et comme la puissance jacobite avoit su perfectionner l'art des séditions, elle a su aussi les diriger contre qui elle a voulu. La vie et l'asyle des écrivains n'ont plus été respectées. Une horde de brigands s'est portée dans les imprimeries qui pouvoient encore servir à éclairer le peuple sur ses vrais intérêts, sur ceux de la Patrie ; ils ont tout détruit, tout dévasté, et par cet infâme moyen, ils sont venu à bout de faire taire la vérité, de la réduire au silence.

Maîtres de l'opinion publique, par ces odieux moyens, qu'ils ont employés par-tout, à l'aide de leurs nombreuses congrégations, ils sont parvenus à en imposer à la Convention nationale elle-même. Quand un de vos représentans a été assez courageux pour s'élever contre quelques-unes de leurs audacieuses prétentions, aussi-tôt il a été dénoncé à leur tribune, et à l'aide de leurs journaux, il l'a été à l'opinion publique. Si la Convention nationale ne cédoit pas à ces premieres dénonciations ; alors la société se rendoit en *masse* à sa barre, et sous le nom modeste de *pétition*, elle osoit lui dicter des lois. Si ce moyen ne réus-

soit pas encore, elle faisait écrire par son comité de correspondance, à toutes les sociétés ou congrégations affiliées, afin que celles-ci envoyâssent des adresses à la Convention qui appuyâssent les demandes ou les prétention de la société mère, ou qui déclarassent que tels ou tels avoient perdus la confiance de la nation. Souvent ces adresses se rédigeoient dans les comités secrets de la société, et parvenoient à la Convention comme le vœu d'une réunion de bons Citoyens. O Français! vos représentans sont-ils libres? l'êtes vous vous-mêmes, puisque la vérité ne peut pas percer jusques à vous?

Une chose digne de votre attention, c'est que ceux qui composent ces nombreuses associations, sont en grande parties des gens perdus dans l'opinion publique, des gens qui n'ont en partage que l'intrigue et la soif des richesses. Ils ont sentis que cette société disposant de toutes les places, il étoit de leur intérêt de s'y faire recevoir, pour parvenir à des emplois où vous ne les auriez pas nommés, puisqu'ils n'avoient pas les vertus nécessaires pour les remplir dignement. De-là sont venus tous ces traîtres, tous ces dilapidateurs de la fortune publique, tous ces magistrats infidèles, tout ces hommes enfin qui n'ayant rien en 1789, sont devenus riches tout-à-coup, et ont soutenus des dépenses hors de toute proportion avec leur fortune connue.

Quand la Convention, la seule puissance que vous puissiez reconnaître, puisqu'elle est la seule qui émane de vous, a voulu déployer son autorité qui est la vôtre, qu'elle a voulu terrasser le nouvel Aquaviva, ce général de la société, alors chaque profès s'est rendu dans les sections, pour vous engager à marcher contre la Convention, et de détruire votre autorité, votre liberté; et dès-lors

vous auriez gémis sous le despotisme de cette société dominatrice, dont Robespierre étoit le chef.

Ne croyez pas qu'elle se soit laissée abattre par ce coup : non, elle n'en eu a que plus d'audace, puisqu'elle est venue peu de jours après, montrer le même esprit, le même sentiment de révolte ; en venant en *masse* demander l'impression des listes des mis en liberté. Cette démarche a fait voir à tous les gens de bien, que l'esprit de Robespierre était au milieu d'elle. Depuis, elle n'a cessé de prendre des *mesures* pour parvenir à ses fins, et ses partisans n'ont cessés de demander que l'on remit la terreur à l'ordre du jour. Il a été pris *des mesures de sûreté, d'autres se préparent dans le silence* ! ! ! Et des victimes de Robespierre avoient été réincarcérés dés le matin ; un Représentant, ami de la liberté a été assassiné le jour même où on dit à la tribune de cette société que des mesures *ont été prises dans le silence* ! où on dit que le cri de *Vive la Convention est le cri de ralliement des aristocrates ! ! !* O ma Patrie ! ô mes concitoyens ! souffrirez-vous qu'on vous traitent de vils conspirateurs, parce que dans les élans de votre reconnoissance, vous faites des vœux pour vos représentans ? Et vous, qui êtes chargés du bonheur de vingt-cinq millions d'hommet, souffrirez-vous qu'on transforme en crime l'expression de l'amour du peuple, qui ne voit de salut qu'en vous ? . . . . .

Je crois effectivement, dis-je à mon homme, que si l'on mettoit cela sous les yeux du peuple, il ne manqueroit pas de demander la destruction d'une société qui rivalise avec la Convention nationale, qui veut maîtriser l'opinion publique, et disposer à son gré des places, des emplois qu'en faveur de ses membres, ou de ceux qui lui sont affiliés. Le peuple l'a

déjà senti, car vous avez vu avec quel transport il a applaudi à la sortie vigoureuse de Merlin de Thionville ; d'ailleurs, tout ce qu'il y a d'honnête gens, de sincère amis de la Patrie et de la République, demandent cette dissolution, afin de ne plus voir une autorité qui ne dérive point de la volonté nationale, rivaliser sans cesse de pouvoir avec la Convention, qui sera toujours le centre, le point de réunion des bons citoyens. Il n'y a qu'un vœu pour cela, et je suis sûr qu'il n'y a que la certitude de ce vœu unanime qui fait que les jacobins et leurs partisans font tous leurs efforts pour empêcher la garantie de la liberté indéfinie de la presse. Ce n'est certainement pas la Convention, dont la masse est pure, ce sont les intrigans qui veulent la dominer, qui craignent que l'on ne mette au grand jour leur conduite et leur vie politique. Sous Trajan, dit Pline le jeune, on pouvoit tout dire et tout écrire. parce qu'on ne pouvoit que louer le gouvernement. Il en seroit de même aujourd'hui, si le régne des intrigans et des fripons étoit passé.

Cela est vrai, me dit mon homme, mais il craignent qu'on ne fasse voir au peuple que les jacobins se sont, de leur autorité privée, établis en Chambre haute, et que la Convention nationale, qui représente la Nation, qui tient ses pouvoirs de la volonté générale, ne seroit bientôt plus que comme la la Chambre des Communes en Angleterre, si on ne détruisoit pas cette corporation audacieuse. C'est ce que je vous prouverai à la première rencontre.

BARALY.

De l'Imprimerie des Patriotes, rue du Bacq, N°. 1110.